

JULIEN BENDA

LA FRANCE BYZANTINE

OU LE TRIOMPHE
DE LA LITTÉRATURE PURE

*Mallarmé, Gide, Proust,
Valéry, Alain, Giraudoux,
Suarès, les Surréalistes*

essai d'une psychologie
originelle du littéraireur

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1945, renouvelé en 1972.

*Il ne s'agit, sous ce signe de Mallarmé,
pas seulement de la poésie pure, mais aussi
et surtout de la littérature pure.*

THIBAUDET, *Réflexions sur la
critique*, XVI.

*Tout littérateur en tant que tel est un
alexandrin.*

A. COUAT, *La Poésie alexandrine*.

AVANT-PROPOS

DE L'EFFORT POUR JUGER NOTRE TEMPS COMME S'IL N'ÉTAIT PAS LE NÔTRE. — A QUELLES CONDITIONS UN ÉCRIVAIN PEUT ÊTRE TENU POUR CARACTÉRISTIQUE DE SON ÉPOQUE.

Un de nos efforts, dans l'étude qui suit, a été de parler de la littérature de notre temps en oubliant qu'il est le nôtre, mais comme fera au XXX^e siècle un historien des lettres françaises, ou comme nous parlons nous-mêmes des écrivains de l'âge de saint Louis. Un tel affranchissement est difficile et la plupart des hommes en paraissent incapables. Les uns parce qu'ils entourent la littérature de leur temps d'une considération automatique du fait qu'elle est de leur temps, pensant au fond d'eux-mêmes qu'elle est leur mandataire, qu'ils en sont quasi responsables. Qu'on songe au ton dont ils expliquent : « Oui, cet auteur n'est peut-être pas grand ; mais il est si bien de notre temps ! » Au vrai, ils s'aiment eux-mêmes dans la littérature de leur époque et on a le sentiment qu'on leur cause une blessure personnelle si on l'abaisse. Cette réaction se voit surtout chez la jeunesse ou chez ceux qui sont restés jeunes en ce sens qu'ils ont su malgré l'âge se garder de l'inhumaine objectivité. Les autres laissent de juger la littérature de leur temps avec justice parce qu'au contraire ils lui sont hostiles du fait qu'elle est de leur temps, s'irritent des surenchères, communes à tous les âges, qu'elle provoque chez certains milieux, s'occupent de l'humilier plus que d'en situer l'esprit. Ce refus d'aimer leur temps du fait qu'il est le leur est souvent le propre des vieux, encore que nous le connûmes chez des hommes jeunes, mais dont

on peut dire qu'en cela ils n'eurent jamais de jeunesse. Nous nous sommes efforcé d'éviter l'une et l'autre de ces sources d'injustice.

Nous nous proposons dans cette étude de considérer la littérature française de ces vingt dernières années dans ce qu'elle a de caractéristique. Cela mène à nous demander quelles conditions un écrivain doit présenter pour qu'on puisse le dire caractéristique d'une époque. Elles nous semblent les suivantes :

1° Il doit, par le mode d'expression de ses œuvres plus encore que par leur sujet, apporter quelque chose de nouveau par rapport à ses devanciers, quelque chose qui foncièrement l'en distingue ;

2° Il doit, par l'accueil fait à ses œuvres, représenter, pour une part importante, la sensibilité de son temps.

On voit qu'aux termes de cette double condition nous ne tiendrons pas pour caractéristiques de notre temps, malgré la fortune de leurs écrits, des auteurs comme MM. Jules Romains, Martin du Gard, Mauriac, Duhamel, Morand, lesquels n'ont fait qu'appliquer à des sujets nouveaux des moyens qui relèvent, en somme, de la grande tradition du roman français d'observation, depuis Mme de La Fayette jusqu'à Balzac. Au contraire, nous regardons comme éminemment représentatifs de notre âge, dans ce qu'il a de distinct des précédents, des écrivains comme Mallarmé, Proust ¹, Gide, Valéry, Alain, Giraudoux, les surréalistes, lesquels apportent des conceptions artistiques entièrement neuves, du moins par la conscience qu'elles prennent d'elles-mêmes, cependant qu'elles rencontrent chez leurs contemporains une adhésion considérable. Ce sont les manifestations de ces écrivains et de leurs adeptes qui sont notre clinique.

Disons en terminant que le fait, pour un auteur, d'être représentatif d'une époque n'implique avec aucune nécessité qu'il soit réellement grand et que la postérité doive le retenir. Il se pourrait que les écrivains de notre âge qui vivront dans le futur soient surtout parmi ceux que j'ai nommés les premiers et qui n'auront

1. Sur le double aspect de cet auteur, voir la note D à la fin du volume

fait que suivre une voie séculaire. Claudien a signifié son temps beaucoup plus strictement que Virgile le sien, Voiture plus que Malherbe, Thomas Corneille plus que Racine, Gautier plus que Musset. Etre un miroir de son époque enveloppe quelque péril pour l'avenir d'un auteur, encore que maint s'en soit tiré.

NOTE LATÉRALE

LA LITTÉRATURE, SUJET PHILOSOPHIQUE.

Dans la seconde partie de cette étude, nous nous demandons quels sont les besoins qui poussèrent un jour un humain à faire acte de littérature — nous dirions volontiers à exercer le fait de littérature, comme on disait jadis le fait de guerre — et essayons d'établir par notre réponse les traits fondamentaux qui nous semblent définir la classe humaine dite du littérateur. Nous croyons pouvoir ajouter que cette question jusqu'ici n'a point été soulevée.

Qu'elle ne l'ait pas été par les hommes qu'on nomme proprement les critiques littéraires, nous le trouvons naturel; ceux-ci ont pour fonction de montrer de la sensibilité aux œuvres de la littérature en tant que choses fixées, voire de saisir des rapports entre elles ou avec les sociétés où elles naissent, non de porter leurs regards sur le principe psychologique, voire biologique, qui suscite ce genre de produit. Ce qui nous surprend davantage, c'est qu'elle n'ait point tenté des philosophes. Nous tenons en effet que l'activité littéraire, considérée dans ce qu'elle a d'identique à elle-même par dessous la diversité de ses formes et indépendamment du plus ou moins de plaisir qu'on peut prendre à ses fruits, est un sujet éminemment digne de retenir le philosophe en tant que besoin congénital de la nature humaine, au même titre que l'instinct sexuel ou le sentiment religieux. Or de ce sujet pris en lui-même les philosophes n'ont pas traité. Ils ont traité de l'activité artistique en général,

principalement picturale, sculpturale, architecturale, musicale, puis de l'activité littéraire comme par vitesse acquise, en tant qu'homologue de ces dernières, alors qu'elle en est radicalement distincte vu que, s'exprimant par des mots, elle introduit nécessairement de l'intellectuel dans un mouvement qui se veut en principe éminemment émotionnel et sensuel, portant ainsi au fond d'elle-même, on le voit aujourd'hui avec une netteté singulière, un drame que les autres arts ne connaissent point, du moins à ce degré de précision. On peut dire que ceux qui traitent de littérature n'ont pas l'esprit philosophique et que ceux qui possèdent cet esprit ne traitent point de littérature. Sur l'activité littéraire étudiée comme spéciale et du point de vue ici souhaité, je suis confondu de ne guère trouver que l'ouvrage de Ch. Létourneau¹, dont les idées précieuses comportent, d'ailleurs, tant de naïvetés (par exemple, sa croyance que la belle littérature n'est possible que dans la liberté politique). C'est cette lacune dont nous voudrions que le problème posé dans la seconde partie de notre essai poussât les philosophes à la combler².

1. *L'Évolution littéraire dans les diverses races humaines* (BATAILLE, 1894). L'auteur signale l'origine biologique, dont nous parlons plus haut, du fait de littérature. Elle est, dit-il (p. 21) « le besoin d'extérioriser, en les fixant par des imitations artificielles, certaines représentations mentales qui semblent dignes d'un intérêt particulier ». Ce sont là évidemment des vues sur la littérature qu'on ne trouve chez aucun critique littéraire, et qu'on n'a pas à y chercher.

2. Un critique littéraire qui nous semble excellent comme tel, M. Albert Béguin, marque fort bien cette division du travail; se proposant d'étudier des œuvres poétiques en tant qu'œuvres constituées, il déclare (*L'âme romantique et le rêve*, introduction) n'avoir que faire des savants — les psychanalystes — qui prétendent en trouver les ressorts psychiques. Toutefois il croit devoir leur reprocher d'employer une méthode différente de la sienne; il leur fait tort de n'avoir point le sentiment de la valeur littéraire, ce qui n'est pas leur fonction; d'autre part, de méconnaître « la qualité de nos aventures intérieures », c'est-à-dire ce qu'elles ont de purement individuel, et de « se servir de symboles constants », ce qui est l'essence même de la science. Rien, au reste, de plus naturel que ce *Noli me tangere* lancé par la sensibilité à des hommes de laboratoire.

PLAN DE L'OUVRAGE

I. La caractéristique de la présente littérature française est la volonté que la littérature constitue une activité spécifique, avec des buts et des lois spécifiques; qu'à cet effet elle rompe avec les buts et lois de l'intellectualisme. — Volonté que la littérature repousse l'idée nette : *a)* au nom du rêve; *b)* de la « disponibilité »; *c)* de la « mobilité de la pensée » (littérateurs bergsoniens; influence de G. Bachelard); *d)* de la dialectique hégélienne. — Qu'elle connaisse l'objet, non par analyse, mais dans son unité indivisible. Du simultanésisme. Soit du *total*; de la succession sans distinctions; de la fusion. — Que la littérature ne connaisse que de l'individuel, non de l'universel; en fait de roman; en fait de critique. Goût du journal intime. Conception proustienne de la musique. Religion du qualitatif. — Volonté que l'artiste ne relève que de lui-même. Religion de l'originalité. Qu'une idée vaille, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle est personnelle. — Définition anti-intellectualiste de l'idée. Fortune des thèses de Kierkegaard. Conception mystique de la littérature. — Carence de la pensée motivée; règne de l'affirmation gratuite. Carence de la pensée par continuité; règne de la pensée détachée. Carence de la pensée organisée et en même temps littéraire. — Volonté que la littérature soit obscure; hermétique; précieuse. — Que sa valeur réside exclusivement dans l'expression, hors de tout souci de conformité au réel; que l'idée de littérature consiste toute dans l'idée de *forme* et soit vidée de l'idée de *vérité*. Textes de Valéry. Equivoque sur l'« intellectualisme » de cet écrivain. Importance conférée au problème du langage. Croyance à la spécificité du langage littéraire. — Faiblesse de cette littérature en tant que réelle pensée. Absence de générosité. — Cette conception de la littérature, qui semblait devoir être essentiellement ésotérique, a été adoptée par toute une société.

II. Cette volonté de la littérature n'est nouvelle que par la conscience qu'elle prend d'elle-même et la science qu'elle met

à se satisfaire. — Des besoins qui, en principe, poussent l'homme à faire acte de littérature, ou essai d'une psychologie du littéraire originel. Exemples tirés des littératures primitives. 1° La littérature tend par essence vers l'idée vague, productrice d'émotion. 2° Elle tend par essence vers l'individuel, répudie les idées générales, la vérité impersonnelle, l'objectivité. 3° Elle place par essence la forme au-dessus du fond. Elle cherche par essence l'agrément, non la vérité. En d'autres termes, elle s'oppose par essence à l'intellectualisme. — Intrusion de l'intellectualisme dans la littérature. Contre-attaques de celle-ci pour redevenir pure littérature. Histoire de ce double mouvement : 1° Dans la littérature grecque; importance particulière de la littérature alexandrine; 2° Dans la littérature latine; 3° Dans la littérature française. — Triomphe, avec Mallarmé, Proust, Gide, Valéry, Giraudoux, les surréalistes, de la conception de la pure littérature. — Cette conception répond à ce que l'homme, en principe, demande à la littérature; il lui demande originellement des satisfactions de la sensibilité, voire de la sensualité, non de l'intelligence. — Elle devait naturellement trouver son public en France. Tradition et fortune ininterrompues en ce pays de la littérature précieuse.

III. Avenir d'une littérature fondée sur une telle conception. Elle peut être favorisée par les circonstances politiques. — Par quelles causes elle pourrait disparaître.

I

VOLONTÉ D'UNE LITTÉRATURE ACTUELLE DE CONSTITUER UNE ACTIVITÉ SPÉCIFIQUE. PRINCIPAUX ASPECTS DE CETTE VOLONTÉ.

Depuis un quart de siècle qu'a paru l'ouvrage¹ où nous soutenions que la société française contemporaine demande aux œuvres d'art qu'elles lui donnent des satisfactions de sensibilité et entend ne plus connaître par elles d'état intellectuel, cette thèse nous semble avoir reçu un surcroît de confirmation considérable. Un fait, en effet, domine en France toute l'esthétique littéraire de ces vingt-cinq dernières années : la volonté de la littérature de constituer une activité spécifique, avec des buts et des lois spécifiques et, à cette fin, de se radicalement libérer des mœurs de l'intellectualisme, avec lesquelles jusqu'à ce jour elle était en grande part confondue. Si l'on songe que les hommes du xvii^e siècle ont conçu la littérature en liaison intime avec cette activité proprement scientifique qu'est la peinture exacte du cœur humain ; que la littérature du xviii^e est presque exclusivement une littérature d'idées ; que, si les romantiques du xix^e ont grandement pratiqué la scission entre la littérature et l'intellectualisme, ils n'en ont point formé l'idée et moins encore fait une doctrine, on peut dire que nous assistons aujourd'hui (encore qu'elle couve depuis 1860, avec Flaubert et Baudelaire) à ce qu'on a justement appelé la « crise du concept de litté-

1. *Belphégor*, essai sur l'esthétique de la présente société française (Emile-Paul, 1919). En réimpression.

rature ». C'est cette crise qui assignera à la première partie du ^{xx}e siècle sa personnalité dans l'histoire littéraire de la France. Nous en dirons les principaux aspects.

PROSCRIPTION DE L'IDÉE NETTE, DE LA DÉFINITION. — LA
CRISE DE L'AFFIRMATION. — LA RELIGION DE L'ABSENCE.

Un des plus éloquents est de vouloir que la littérature repousse l'idée nette, aux contours arrêtés, qu'elle s'abstienne de toute pensée fixée. On pourrait dire qu'un des traits de la littérature contemporaine est la *crise de l'affirmation*. On sait l'adhésion de tout un monde d'écrivains aux auteurs, dont Gide est le type, qui s'opposent à ce mode de pensée. « Tout ce qui est fixé est mort », dit encore un de leurs maîtres¹; « toute idée arrêtée est une idée détruite », promulgue un autre²; un troisième, Alain, dénonce la pensée en tant qu'elle est un « massacre d'impressions », les impressions, c'est-à-dire des états de conscience essentiellement fuyants, étant les choses valables, qu'il ne faut pas « massacrer ». Ces auteurs sont, d'ailleurs, en fait très fréquemment affirmatifs, voire péremptoirs; mais leurs fidèles veulent l'ignorer. Sa phrase, dit un séide d'Alain pour l'en magnifier, « le dérobe lui-même aux regards de votre esprit³ ». La netteté de l'écrit serait apparemment tenue par ce critique pour une tare littéraire.

Les proscripteurs de l'idée aux contours arrêtés se réclament volontiers de la science moderne. La nouvelle physique, expliquent-ils, ne conçoit plus l'idée de matière que mêlée à celle d'énergie, l'idée de temps qu'imbriquée dans celle d'espace, l'idée de masse qu'enchevêtrée dans celle de vitesse, l'idée de lumière que fondue à celle d'électricité. Elle fait état d'idées expressément dénuées de netteté : les « incertitudes » d'Heisenberg,

1. VALÉRY.

2. MONTERLANT, cité par G. BOULIGAND, *L'Evolution des Sciences physiques et mathématiques*, Flammarion, p. 85.

3. R. FERNANDEZ, N. R. F., juillet 1941, — Voir la note A à la fin du volume.

la « probabilité de présence » du corpuscule, le « champ » par opposé à la précision du point... Ces exégètes oublient que si, en effet, l'idée de matière a cessé d'être nette par rapport à celle d'énergie, l'idée de temps par rapport à celle d'espace, l'idée de masse par rapport à celle de vitesse, l'idée de lumière par rapport à celle d'électricité, il n'en demeure pas moins que l'idée de l'entité binaire matière-énergie, espace-temps, masse-vitesse, etc. est, elle, parfaitement nette ; que ces idées sont parfaitement identiques à elles-mêmes — fixées — pendant que l'esprit les manipule, le langage étant impossible sans cette fixité ; que la science n'avance que parce qu'elle emploie de telles idées, quitte à en modifier le contenu sur l'ordre de l'expérience ; ils oublient que les incertitudes d'Heisenberg sont une chose, mais que l'idée des incertitudes d'Heisenberg en est une autre, qui n'a rien d'incertain ; que la probabilité de présence du corpuscule est une idée si peu privée de netteté, que le calcul s'en fait avec la plus entière rigueur¹ ; que l'idée de champ est aussi précise que celle de point. Les idées de la nouvelle physique sont, comme tous les énoncés de la science, des idées douées de fixité, jusqu'à ce que les faits l'obligent d'en changer, *même si elles prennent pour objet une non-fixité*. Cette croyance que la nouvelle physique manie de l'idée libérée de stabilité, de l'idée « anxieuse », n'est pas seulement professée par des littérateurs, mais par certains philosophes², d'ailleurs très acquis à la littérature ici en cause — qui le leur rend.

Nos littérateurs arguent encore de ce que la science, avant d'atteindre à la netteté de l'idée, commence par l'accepter confuse. Ils omettent qu'elle n'agrée cette confusion *qu'avec l'intention d'en sortir* et que celui qui s'installe systématiquement dans l'idée exempte de netteté — dans l'« inquiétude » — avec la résolution d'y rester se pose essentiellement contre la science.

Voici un émouvant manifeste de la volonté du littéra-

1. Sur la conception *scientifique* de la probabilité et la conception *sentimentale* (ou littéraire), cf. Eddington, *Les nouveaux sentiers de la science et La nature du monde physique*, trad. française, p. 139.

2. BRUNSCHVIG, *L'Orientalisation du rationalisme* (Revue de Métaphysique et de morale, 1920), G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*.

teur moderne de tenir l'inquiétude pour une fin à elle-même :

Mon désir, mon désir toujours trompé, ma passion insouvie, voilà mon bien, mon adorable douleur¹.

L'auteur est tenu pour un archétype de comportement intellectuel par toute une génération.

La crise de l'affirmation existe aussi pour une certaine musique (les « états naissants » de Debussy) ; pour une certaine peinture, qui entend qu'on ne puisse pas « formuler » ce qu'elle veut dire. Elle est une caractéristique de toute l'activité artistique moderne.

Marquons dans le même sens l'attitude de la littérature ici en cause à l'égard de la définition. Qui ne sent le mépris que respirent pour cette forme de pensée des lignes comme celles-ci :

C'est bien là ce qui importe à l'esprit français : définir. Sur une bonne définition il s'apaise, et parfois s'endort. Rien ne le fâche plus que la confusion. (Il se montre en cela fort prosaïque.)².

On comprend que des peuples hostiles à l'idée nette et au culte que lui voue, en effet, une tradition française professent un goût spécial pour qui produit de tels témoignages. Il semble que ces littérateurs français signeraient à plein ce mot du romantique allemand :

Il (Lessing) avait la vue trop nette des choses et perdait ainsi le sentiment de tout indistinct, l'intuition magique des choses. (Novalis.)

La crise de l'affirmation se traduit encore, dans la littérature moderne, par ce qu'on pourrait appeler la *religion de l'absence*. Elle palpite éminemment chez Mallarmé, dont on a dit (Remy de Gourmont) qu'il « est capable, et lui seul, d'imaginer une phrase représentative d'une absence d'images », qui écrit, en effet : « Résumer d'un regard la vierge absence éparse en cette solitude » ; « Dans la stalle vacante à mes côtés, une absence d'ami... témoignait du goût général à esquiver ce naïf spectacle » ; « L'absence d'aucun souffle unie à l'es-

1. Jacques RIVIÈRE, *Correspondance avec Alain-Fournier*, 7 décembre 1906.

2. André GIDE, « Poésie encore et toujours », *Figaro*, 2 mai 1942.

pace, dans quel lieu absolu vivais-je ? » ; « Le desservant enguirlande d'encens, pour la masquer, une nudité de lieu » ; et encore :

*A n'entr'ouvrir comme un blasphème
Qu'absence éternelle de lit.*

De même, chez Valéry :

Dors, ma sagesse, dors ; forme-toi cette absence.

Un surréaliste déclare, au sujet des mots, qu'ils

Remontent le temps jusqu'aux pires absences.

Un critique se plaît à voir dans l'œuvre de Pierre-Jean Jouve « une poésie de l'absence terrestre ». Un autre¹ loue — chez un écrivain d'idées (Alain) — « l'absence dans la présence »². Ce culte de l'absence se leurre d'ailleurs lui-même ; car l'absence est encore une affirmation et ce qu'il devrait embrasser, pour vraiment satisfaire sa haine de l'affirmation, c'est *l'absence de l'absence*. Mais c'est cette haine qui fait notre sujet, non sa satisfaction.

Thibaudet remarque chez Mallarmé l'emploi préféré des mots négatifs, notamment des « absences » ; il eût pu joindre des « néants », des « vacances », des « nudités », des « abstentions », des « abolitions », des « inanités » :

*Aboli bibelot d'inanité sonore ;
Le bugle aux sons inanes ;
Je profère la parole, pour la replonger dans son
[inanité].*

Igitur boit « la goutte de néant qui manque à la mer », etc.

Rappelons aussi cet hymne, où culminent d'ailleurs tous les caractères d'inintelligibilité voulus par une religion d'inités :

Je dis une fleur ! et hors l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre par les

1. R. FERNANDEZ, *loc. cit.*

2. Voir aussi *Confluences*, janvier 1945 : « Henri Michaux, peintre de l'absence. »

JULIEN BENDA

La France byzantine

ou

Le triomphe
de la littérature pure

MALLARMÉ - PROUST - GIDE - VALÉRY - ALAIN
GIRAUDOUX - SUARÈS - LES SURREALISTES

Dans une première partie, l'auteur s'emploie à montrer, sous ses aspects multiples dont certains pourraient donner le change, la volonté de la littérature actuelle de rompre brutalement avec les mœurs de l'intellectualisme et de constituer une activité spécifique, celle de la littérature pure ; entre autres sa volonté, maintes fois signifiée par ses représentants les plus patentés, de ne valoir que par la forme et de tenir l'idée pour de nulle importance. C'est ce qu'il appelle l'attitude byzantine de cette littérature.

Dans une deuxième partie, l'auteur se demande si l'anti-intellectualisme, et plus généralement le byzantinisme, ne serait pas l'essence même de la littérature, l'histoire consistant dans une succession d'intrusions de l'intellectualisme dans la littérature puis de contre-attaques de celle-ci pour recouvrer sa vraie nature. Il montre ce double mouvement dans la littérature grecque, dans la littérature latine, dans la littérature française, où le retour de la littérature à sa pureté native connaît enfin, avec les Gide, les Valéry, les Giraudoux, un triomphe total. Il esquisse à ce sujet une psychologie originelle du littéraire, qui semble n'avoir été jamais tentée.

Il termine en se demandant si cette littérature byzantine ne pourrait pas connaître, en raison notamment des circonstances politiques, un avenir beaucoup plus assuré que certains ne croient.

Julien Benda.
(1945)